

Récit inédit : Ni-Sami, la Balinaise

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **10 (1980)**

Heft 12

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'année touche à sa fin, les fêtes sont là: un abonnement à «Aînés»: cadeau idéal pour vos amis, votre famille, vos voisins!

Toujours en tête!

4%

A partir du 1er novembre 1980

LIVRET D'ÉPARGNE «3^{ème} âge»

dès 60 ans



Un taux d'intérêt exceptionnel pour retrouver le plaisir d'épargner!



ouvert le samedi matin

BANQUE MIGROS

Bâle Berne Genève Lugano Winterthur Zurich

A

Coupon

Veuillez me faire parvenir votre prospectus «Epargne»

Nom, Prénom

Rue, no

No postal/Lieu

A retourner à: BANQUE MIGROS, 15, rue Pierre Fatio, 1211 Genève 3, Tél. 022 36 52 50



Récit inédit

Gabrielle Gediking-Ferrand

Ni-Sami, la Balinaise

Torse nu, elle arrive avec sa démarche souple, onduleuse de petit animal sauvage. Ses lourds cheveux noirs, brillants, torsés à gauche, ont été huilés avec soin et pour maintenir la jupe noire, moulant son jeune corps, elle a mis deux ceintures, l'une verte, l'autre rouge. Ni-Sami a d'immenses yeux chastes, aussi grands que sa bouche qui paraît ronde tant elle est petite avec des lèvres charnues, largement ourlées. Elle vient aujourd'hui pour que «Mademoiselle Tableau» fasse son portrait.

— Voyons, Ni-Sami, assieds-toi là, sur cette natte. Es-tu bien? Oui. Alors maintenant reste un peu tranquille. Mademoiselle Tableau s'installe devant le chevalet, prend un bâton de fusain, lance le bras en avant d'un geste guerrier comme si elle brandissait un fleuret et elle attaque le portrait.

La fillette balinaise se tient coite, assise sur la natte et regarde autour d'elle. Dans cette pièce emplies d'objets européens tout nouveaux pour elle, la petite, curieuse, commence à bouger et bientôt, ne tenant plus en place, elle se lève et doucement se glisse vers toutes ces choses captivantes. Les robes d'abord. Elle les touche, les caresse, les tourne, les retourne; puis elle va sentir le savon de toilette, la poudre de riz (quelle ravissante petite boîte ronde avec une corbeille de fleurs, peinte sur le couvercle). Elle débouche un flacon de parfum, le tient sous le nez et après s'être assurée que Mademoiselle Tableau ne la regardait pas, elle s'enhardit jusqu'à poser sur sa tête un de ces objets qu'on nomme chapeau et qu'elle trouve si drôle. S'apercevant dans le miroir, elle éclate de rire.

— Ni-Sami, remets ce chapeau où tu l'as pris et reviens à ta place. Tu m'entends?

La petite fait la moue, revient et se rassied. Elle observe Mademoiselle Tableau et lui trouve une expression tendue, lointaine, presque douloureuse. «Son front est tout plissé, on dirait qu'elle a mal. Mais pourquoi ne fait-elle pas mon portrait comme les autres Blancs? Ils ont une drôle de petite boîte, ils appuient sur un bouton et clac... c'est fait.»

Quelques minutes s'écoulent. On entend un long soupir. Ni-Sami recommence à s'agiter. Au fond de la chambre elle a aperçu, posé sur une chaise, un sac de cuir à fermeture éclair qui semble lui faire de l'œil. Impossible de résister à la tentation: on sait que toutes les petites filles aiment voir ce que renferme un sac de dame. Sans bruit, glissant comme un reptile elle rampe vers la chaise.

— C'est impossible à la fin! Tu bouges sans arrêt. Oui ou non, veux-tu rester tranquille, mon enfant?

La petite s'arrête, se redresse et bien droite, l'air fâché:

— Mademoiselle Tableau ne doit pas m'appeler «mon enfant», je ne suis plus une enfant, je suis déjà vieille.

— Oh! pardon. Te voyant si petite, j'ai pensé que tu avais douze ou treize ans. Quel âge as-tu?

— Je ne sais pas.

Que de questions inutiles, saugrenues, posent aux indigènes ces Européens: l'âge qu'ils ont, l'heure qu'il est! De quelle importance cela peut-il être? Savoir qu'une fille peut se marier dès qu'elle est nubile; savoir qu'il est «la moitié du jour» quand le soleil est là-haut, juste au-dessus de nos têtes, n'est-ce pas suffisant?

Mademoiselle Tableau comprend qu'elle a offensé son petit modèle en l'appelant «mon enfant» et qu'il lui faut réparer sa faute.

— Alors, tu te trouves vieille, vraiment?

— Oh! oui. Je vais vous dire: j'ai déjà été mariée et puis j'ai quitté mon mari. Voyez-vous, on est vieux après tout ça!

L'artiste ne peut s'empêcher de penser que «tout ça» est évidemment beaucoup et elle éprouve une certaine considération pour tant de labeur accompli en un si jeune âge. Malgré l'air mutin des deux petites pommes qui ornent sa jeune poitrine, la fillette ne peut avoir plus de treize ans.

— Mais, Ni-Sami, tu songes à te remarier, je suppose.

— Oui, évidemment. On ne peut pas rester sans avoir un mari.

— C'est très juste, opine la jeune célibataire qui sait fort bien tous les

désagréments qu'a suscités pour elle l'absence d'un complément masculin dans cette île hindoue de Bali où les lois dictées par la nature sont observées plus scrupuleusement encore que celles prescrites par le gouvernement.

— Combien ton mari, ton laki, peut-il avoir de femmes?

— Eh bien, voilà. Un homme a le droit de posséder autant de femmes qu'il peut en entretenir. Le prince, lui, en possède autant qu'il veut.

— Est-ce que tu trouves agréable de vivre avec un homme qui a beaucoup d'autres femmes?

— Mais oui, pourquoi pas? J'aime que mon mari ait toujours le cœur content. Cela rend joyeux, n'est-ce

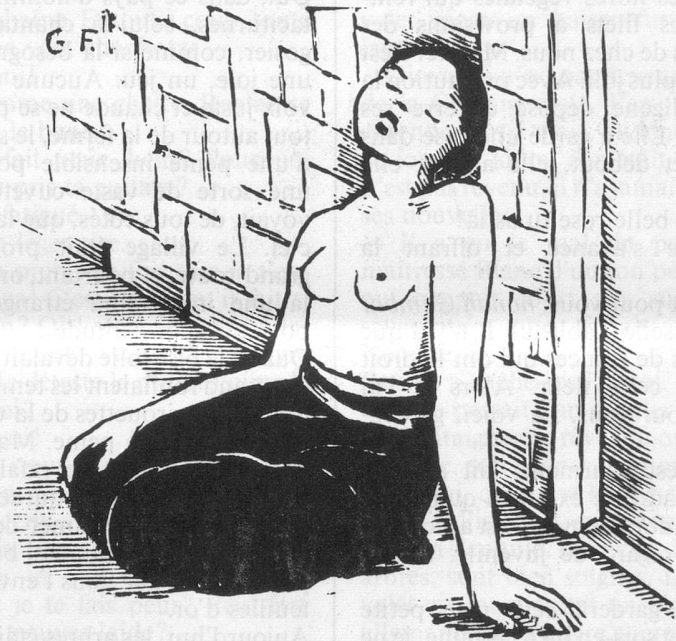
des deux ceintures, rouge et vert émeraude, accentue la finesse et la couleur ambree de cette chair d'Orientale.

Pinceau en l'air, en arrêt, Mademoiselle Tableau contemple avec ravissement la beauté de son modèle et en oublie de travailler.

— Sais-tu chanter, petite dame? Oui. Alors chante-moi quelque chose, veux-tu?

Un peu intimidée, l'enfant-dame tortille ses mains, son cou, puis de cette voix acide, nasillarde, qui porte le son très haut, le fait glisser, puis s'accrocher, repartir et traîner à nouveau, Ni-Sami chante ce *pantoen*:

Si vous marchez le premier quand nous nous promenons,



pas? Et un homme est si heureux quand il a beaucoup de femmes. Alors?

— Alors... évidemment.

Un long silence. L'artiste poursuit le portrait et le petit modèle, immobile, a pris cet air de concentration que peut imprimer sur un visage féminin la vision d'un futur second mari... et de quelques collaboratrices. Sa méditation achevée, Ni-Sami rejette la tête en arrière, l'appuie contre la paroi de bambou et elle ferme les yeux. La jupe drapée s'est relevée en plis sur le galbe de la hanche, laissant apparaître la ligne pure d'une jambe lisse comme un pétale de lotus. Le grand accord mineur de la jupe et de la chevelure noires, coupé par les notes joyeuses

Cherchez pour moi une fleur de cam-bodja.

Si vous mourez le premier,

Attendez-moi à la porte du ciel.

Que ce chant est étrange, envoûtant, bien qu'il n'évoque, pour nous, Européens, aucun souvenir, ne réveille aucune souffrance, ne fait revivre aucun visage et n'effleure aucune cicatrice. Mais il est plein de toute la nostalgie qui sourd d'une terre étrangère où des êtres — ici comme partout — ont besoin de chanter et leurs souffrances et leurs bonheurs.

— Maintenant, c'est le repos, on ne travaille plus, c'est l'heure du goûter.

Heureuse, la petite Balinaise ouvre sa bouche toute ronde comme si elle en desserrait la coulisse et la blancheur des dents éclate.

— Voici vingt cents. Va acheter tout ce que tu veux au marché.

Vingt cents pour un goûter, quelle aubaine! Et quel régal en perspective! Ni-Sami ne se fait pas prier. Elle ondule sur elle-même, se lève d'un bond et, en un geste rapide et adroit, elle rajuste les deux ceintures autour de sa taille, consolide son opulent chignon qui croule sur la nuque et elle sort, le visage joyeux, les yeux brillants à la pensée de tout ce qu'elle allait pouvoir acheter: *nasi, tjabaï, pisang goreng*... et quoi encore.

Lorsqu'elle revient, on ne voit d'abord d'elle que des paquets. Des petits paquets enveloppés dans des feuilles de bananier, fermés par des agrafes de bois en guise d'épingles et réunis entre eux par des fibres végétales qui remplacent les filets à provisions des ménagères de chez nous. Mais ici c'est beaucoup plus joli. Avec précaution la petite indigène dépose à terre ses emplettes. Elle a gardé une rose dans la main et debout, elle attend, elle hésite.

— Quelle belle rose tu as là!

La fillette s'avance et offrant la fleur:

— Elle est pour vous, *nônah Gambar* (Mademoiselle Tableau). Il n'y a que les enfants de princes qui ont le droit de porter cette fleur. Alors je l'ai achetée pour vous. La voici, gardez-la.

Le geste est charmant, fait avec la grâce et l'adresse exquises qu'ont les naturels indonésiens et il est accompagné d'un regard de juvénile, timide tendresse.

— Oui, je garderai cette rose, petite Ni-Sami, et sois-en bien certaine, je ne t'oublierai pas.

Depuis lors, chaque matin en ouvrant sa maison de bambou, l'Européenne trouve la petite Balinaise assise devant la porte. Elle se tient là, dès l'aube, afin dit-elle «de veiller sur Mademoiselle Tableau».

G. G.-F.

Le fœhn soufflait ce jour-là

Nouvelle inédite de Luisa Mehr

Personne n'avait vu sourire maîtresse Blanc, de la Châtaigneraie, depuis que son mari s'était tué en tombant sur l'aire de la grange: la solitude et le soin du domaine pesaient lourd aux épaules de la belle femme.

Pourtant... Pourtant, en cet instant, debout à l'extrémité du potager, où elle venait de semer des pois, maîtresse Blanc souriait en regardant un homme qui, tout là-bas, épandait du fumier sur le champ. Et cet homme chantait. Oui, dans ce pays d'hommes lents et taciturnes, celui-là chantait à plein gosier, comme si la besogne lui était une joie, un jeu. Aucune note de sa voix juste et chaude ne se perdait car, tout autour de la ferme, le sol montait d'une pente insensible pour former une sorte de vaste cuvette. On ne voyait, de tous côtés, que la terre et le ciel. Le village était proche, et la grand-route, et pourtant, on éprouvait là une impression étrange, presque poignante, de solitude...

Quand la bise folle dévalait vers le lac, ou quand ronflaient les tempêtes d'automne, les girouettes de la vieille maison grinçaient à peine. Mais il fallait voir alors, pris dans les rafales, les trois énormes châtaigniers qui se dressaient vers l'ouest, au sommet de la pente! Jamais ils n'étaient aussi beaux, aussi pathétiques, que dans l'envol de leurs feuilles d'or.

Aujourd'hui, les arbres étaient encore nus; le vent qui agitait leurs branches, devenait tiède.

«Il pleuvra demain» pensa maîtresse Blanc.

Et elle en fut contente: la terre avait besoin d'eau après une période de bise desséchante. La terre: son orgueil et son souci, sa joie et son tourment... Là-bas, l'homme continuait de chanter dans la langue de son pays. On ne comprenait pas les paroles, mais l'air était tour à tour si vif et si langoureux

qu'on sentait bien qu'il s'agissait là d'une chanson d'amour.

Avec un soupir, maîtresse Blanc retourna à ses semis. Elle hochait la tête: «J'ai bien fait d'engager Giovanni... Notre brave Martin se fait vieux... Ce Giovanni travaille comme trois et depuis qu'il est là...»

Depuis qu'il était là, il y avait quelque chose de changé à la Châtaigneraie: il y avait ces pas vifs, cette voix jeune qui parlait le français avec un accent drôle, qui chantait, il y avait, le soir, cette guitare qui remplissait la maison d'un bruissement d'abeilles...

Décidément, il faisait chaud: perce-neige et crocus se fanaient mais les grosses touffes de primevères mettaient partout des taches de soleil; les jacinthes charnues pointaient. Un couple de merles construisait son nid dans le lilas reverdi et des abeilles encore maladroitement cherchaient leur premier butin.

Des fleurs nouvelles, des petites bêtes heureuses, un vent chaud chargé d'odeurs profondes, un chant d'amour au loin: quels sortilèges pour un cœur de femme...

Une vieille servante portant de l'herbe pour les lapins traversa le jardin. Elle aussi entendit le chanteur et un sourire indulgent éclaira sa figure ridée. Maîtresse Blanc redressa son dos fatigué.

— Nanette, sais-tu où est Rosine?

— Que non!

Aucune des deux femmes n'eut l'idée de tourner la tête vers la maison: Rosine, la jolie fille de la Châtaigneraie, était accoudée à une fenêtre et elle suivait d'un regard avide chaque mouvement du garçon qui, là-bas, épandait du fumier en chantant...

... Il faisait encore plus chaud au moment de la traite du soir. Dans le ciel, le fœhn poussait les premiers nuages que le soleil à son déclin ourlait d'or. Giovanni, qui sortait de l'étable sombre avec deux seaux de lait, parut, lui aussi nimbé de lumière, si jeune dans cette clarté, si beau, que le cœur de maîtresse Blanc défailloit à sa vue. Elle dit très vite:

— Il va sûrement pleuvoir cette nuit!

Comme elle l'avait espéré, le garçon posa les seaux par terre et, du geste qui lui était familier, il passa ses doigts dans ses boucles brunes.

NOUVEL-AN À ABANO TERME, 26 déc.-4 janv., 10 j., compris dans le prix: pension complète, piscine, soirée de St-Sylvestre **Fr. 825.— a Fr. 885.—**
NOUVEL-AN À GIULIANOVA (Ancona), 28 déc.-3 janv., 7 j., hôtel avec piscine couverte, soirée de St-Sylvestre, pension complète **Fr. 685.—**
Demandez nos programmes détaillés, ou inscriptions chez **BURRI VOYAGES** et **TCS VOYAGES**, 2470 MOUTIER, rue Centrale 11, tél. (032) 93 12 20 ou (032) 93 12 11 ou auprès de votre agence de voyages habituelle!

